

«J'écris comme à tâtons»

Roman. La Fribourgeoise Mélanie Richoz vient de publier *Mue*: «Pour moi, écrire est une manière d'être en résonance avec le monde.»

JEAN AMMANN

U

Un piano à queue, ce n'est pas le genre d'objet qu'on emporte par inadvertance ou qu'on oublie sur le coin d'une table: diable, ou ai-je encore posé mon piano à queue? Jean Wilson est donc bien perplexe lorsqu'il découvre dans son salon, un beau matin, un piano à queue, dont il ne comprend ni les tenants ni les aboutissants. Toute l'histoire se déroulera comme ça, à la frontière de la folie, pour se terminer sur une *Sonate au clair de lune*, qui donne in extremis un sens à ce piano incongru.

«Parfois, je me demande si j'ai le droit d'écrire»

MÉLANIE RICHOSZ

Avec *Mue*, paru aux Editions Slatkine, Mélanie Richoz, domiciliée à Bulle, ergothérapeute de profession, livre son deuxième roman, après *Tourterelle* et son troisième ouvrage (*Je croyais que* ayant été monté en pièce de théâtre). Dans *Mue*, elle raconte la relation délétère qui s'installe entre Jean, un éditeur sûr de son phallus, et Lucie, auteure à ses heures perdues, réceptionniste de l'hôtel de la Cigogne, où Jean s'envoie en l'air (chambre numéro 8). Au fil des pages, Jean se sent attiré par Lucie et lui, le Don Juan, découvre sa faiblesse: «Elle dormait mais elle m'intimidait. J'avais peur. La peur absurde de déjà perdre ce qui ne m'appartenait pas, ce qui ne m'appartient sans doute jamais», dit Jean Wilson.

Qu'aviez-vous envie de montrer dans votre livre: un rapport de force homme-femme qui s'inverse?

Mélanie Richoz: C'est une question que je crains, car je n'ai pas d'intention claire lorsque je commence à écrire: j'écris sans plan et je me laisse guider par mes personnages. Dans ce dernier ro-



Mélanie Richoz: «J'écris sans plan et je me laisse guider par mes personnages.» ALAIN WICHT

man, je suis partie du personnage de Jean Wilson. J'ai d'ailleurs eu beaucoup de plaisir à me mettre dans la peau d'un homme. Je l'ai laissé vivre jusqu'à ce que Lucie débarque dans sa vie. Je n'ai pas voulu défendre une position féministe, au contraire. J'ai voulu montrer que chaque individu possède sa propre histoire et qu'en s'intéressant à cette histoire, on peut trouver une explication à des comportements qui, comme chez Jean, paraissent exécrables au premier abord. J'aime découvrir les personnages en écrivant. Je crois que l'écriture, comme la lecture, est le moyen d'accéder à l'intériorité des êtres.

Votre vision du monde est sombre: un amour impossible, un père qui écrase son fils, une mère qui meurt en couches...

Oui, c'est l'histoire du livre, mais ce n'est pas forcément ma vision du monde. Prenez le personnage de Jean. C'est une sorte de misanthrope, mais je pense que la misanthropie est un excès d'idéal: le misanthrope définit un idéal impossible à atteindre. En créant Jean Wilson, je me suis

inspirée de Jacques Brel, qui idéalisait l'amour au point de penser qu'aucune femme n'en était digne...

Toujours est-il que chez vous, ça finit mal...

Oui, mais je n'ai pas l'exclusivité de ce genre de fin: dans la vie, il y a des enfants de 4 ans qui meurent d'une leucémie... Mais chez moi, l'écriture n'a pas une vocation thérapeutique. Je n'écris pas pour exorciser mes démons intérieurs. Pour moi, écrire, c'est une manière d'être en résonance avec le monde et j'essaie de transmettre cette résonance. Annie Ernaux, un auteur que j'aime beaucoup, parle aussi de cette résonance.

Justement, quels sont les auteurs que vous appréciez?

Il y a Annie Ernaux, que je viens de citer, et Anne-Lise Grobéty. Ce sont mes deux favoris.

Votre style ressemble à de la poésie libre: beaucoup de retours à la ligne, de mots qui tombent seuls, séparés par un point. Votre phrase tourne jusqu'à cerner le mot que vous cherchez...

J'ai un point commun avec Lucie, mon personnage, c'est que je n'ai aucune formation littéraire. Quand j'écris, je suis très lente, c'est comme si j'avais à tâtons.

Dans votre livre, Lucie – dont le manuscrit vient d'être accepté par l'éditeur – dit: «Suis-je une imposture de la langue française?» C'est un doute qui vous habite aussi?

C'est un peu mon sentiment, oui. Je suis frustrée de n'avoir aucune formation littéraire, et parfois je me demande si j'ai le droit d'écrire. Je ne pensais jamais être un jour l'auteure d'un roman. Mon métier, c'est l'ergothérapie auprès des enfants. Et un jour, cela doit faire une dizaine d'années, j'ai dit à Stéphane Berney, qui était rédacteur au *Message*, à Châtel-Saint-Denis, qu'il lui faudrait un chroniqueur dans son journal. Il m'a dit: «D'accord! Vas-y!» et je me suis mise à publier des chroniques dans *Le Message* en pensant chaque fois que c'était la dernière. J'ai progressé, grâce à ce travail de chroniqueuse. I

> Mélanie Richoz, *Mue*, Slatkine, 99 pp.

ROSE-MARIE PAGNARD

Le timide retour de la vie

ANNE MOOSER

Une femme déguisée en ourse se jette dans les rues de la ville, hébété et hagarde, courant plus qu'elle ne marche, cherchant, cherchant désespérément à percer à jour un mystère, un drame plutôt. Celui de sa fille Sofia, que la drogue a arrachée à la vie, anéantissant par là même chez ses parents tout désir de bonheur. Pourtant, en ce matin de printemps tout neuf, après s'être débattue pendant des mois dans les «eaux noires» du chagrin, Sigui, la mère de Sofia, tente un timide retour dans la vie grouillante de la ville. Serrant autour de son corps la fourrure brune. Pour ne pas être reconnue, pour mieux pouvoir enquêter sur les raisons qui ont entraîné sa fille vers la mort: «Chaque pas comptait, pas par pas, ainsi s'éloignait-elle d'Ilmar, confuse et triomphante, et les poils qui recouvraient ses chaussures frémissaient, d'un brun doré, d'une gracilité de brin d'herbe.»

C'est donc par la force et l'incongruité de cette image d'ourse que débute le onzième récit de l'auteure jurassienne Rose-Marie Pagnard, tout entier placé sous un double registre, celui de la fantaisie et du conte, de l'étrange et du baroque, comme aussi du réalisme le plus poignant de la drogue et de ses inévitables malheurs. Sans heurts et sans accrocs, comme l'aube succède à la nuit, on glisse, on se fauille de la réalité au merveilleux grâce à la fluidité d'une phrase ample et souple. Deux mondes complémentaires qui s'entremêlent, l'un garant de la survie de l'autre, l'un explorant et soutenant l'autre, l'adoucissant de sa présence consolatrice afin que la vie, cette impossible vie d'après-Sofia reste supportable: «Sofia apparaît maintenant à son père vêtue de la robe d'été qu'il a coupée et cousue pour ses quinze ans, dans une cotonnade rouge d'une qualité à toute épreuve (...) N'est-il pas exquis, ce glissement dans le froid? Père et fille glissent ensemble: irons-nous jusqu'au fond de l'eau, sous le pont? demande Sofia. (...) il n'est pas question de sombrer, ma petite fleur, mais en effet nous pourrions échapper à bien des malheurs en nous ca-

chant dans l'eau, comme ça, ni vu ni connu».

«Tous les bonheurs se ressemblent, mais chaque infortune a sa physionomie particulière», écrivait Tolstoï au début d'*Anna Karénine*. Aussi les époux ont-ils chacun leur manière de souffrir. Celle de Sigui est d'interroger gens et lieux qui ont connu leur fille, de retrouver des traces de son bref parcours d'adulte, que la maladie avait empli de trous d'ombre et de silence, tandis que le père, Ilmar, se laisse pousser la moustache en signe de deuil et se jette à corps perdu dans son travail de costumier pour le Théâtre royal, fabricant d'illusions et de rêves, habillant, lui aussi, une réalité trop crue. De ce mari amoureux, désespéré de voir sa femme emmurée dans sa tristesse, viendra l'idée saugrenue d'organiser, le jour du solstice d'hiver, une fête costumée à laquelle il convie tous les habitants de leur immeuble. Bizarres, loufoques ou fantaisistes, chacun des résidents illustre à sa façon une part de ce qui, en tout être humain, «vacille», cette fragilité qui donne au réel sa part d'émotion et sa richesse, et où Sigui, jusqu'alors aveugle aux autres et à elle-même, parviendra enfin à puiser du réconfort.

D'une expérience personnelle dramatique, Rose-Marie Pagnard tire un récit enchanteur qui force l'admiration. Tour à tour grave et léger, riche de compassion et de tendresse, il puise sa force dans le travail d'une écriture fine et ciselée, d'une grande liberté de ton, qui épouse les moindres inflexions de ces âmes en peine. I

> Rose-Marie Pagnard, *J'aime ce qui vacille*, Ed. Zoé, 219 pp.

REPÈRES

En quelques titres

- > *La Période Fernandes*, 1988, Actes Sud, Prix Dentan.
- > *Dans la forêt la mort s'amuse*, 1999, Actes Sud, Prix Schiller.
- > *Janice Winter*, 2003, Editions du Rocher, Points Seuil, 2003
- > *Le Conservatoire d'amour*, 2008, Editions du Rocher.
- > *Le Motif du rameau*, Zoé, 2010.

AIMEE BENDER

Des super-héros ordinaires

LISE-MARIE PILLER

Brillamment accueilli par la critique, le roman d'Aimee Bender est à la fois alléchant et déroutant. Alléchant à cause de la couverture: une succulente part de gâteau, déroutant à cause du titre: *La singulière tristesse du gâteau au citron* et du résumé, plutôt incompréhensible. Décryptage.



Il y a un petit air d'*Indestructibles* – famille de super-héros créée par Pixar – dans le clan Edelstein. Papa et maman sont normaux, mais le fiston a la capacité de se fondre dans le décor tandis que la fille, narratrice de l'histoire, peut deviner la personnalité des gens rien qu'en goûtant leur cuisine. Ça, c'est pour

le côté extraordinaire de l'intrigue. A partir de là, on s'ancre dans l'ordinaire. Rose, la fille, se rend vite compte qu'elle ne peut parler à personne de son talent: trop de chance qu'on la prenne pour une folle. Elle va donc essayer de vivre de façon ordinaire.

Il fallait quand même le faire, introduire des personnages de super-héros sans les exploiter! On saute allègrement sur le leitmotiv «sauver le monde». Pourquoi? Parce que dans le monde d'Aimee Bender, le surnaturel est plutôt un prétexte pour aborder un thème plus subtil: la solitude. Seul, chaque personnage l'est. Pour Rose, ce n'est pas un choix: elle qui vit sa capacité comme un handicap voit sa gaieté naturelle disparaître; à force de cookie en colère, gâteau vide, sandwich dépressif, elle est tirée vers le bas. Du côté de son frère, ado hargneux, la solitude est plutôt un mode de vie lui permettant de se consacrer pleinement à son talent. Quant aux parents, ils ne savent pas trop où ils en sont. Papa, en bon homme, ne voit rien et passe

systématiquement à côté des problèmes. Maman, plus perspicace mais dépassée, noie son incompréhension dans les bras de son patron. Le cinquième membre de la famille, Mammy, vit cloîtrée dans son appartement. Une histoire bien sombre, se dira-t-on... Heureusement que quelques touches de lumière éclaircissent le tableau: la drôle d'habitude de la mamie d'envoyer des colis remplis d'objets usagés ou alors l'entrain de Georges, meilleur ami du frangin, à la personnalité aussi brillante que le soleil.

Enrobé d'un style d'écriture savoureux, *La singulière tristesse du gâteau au citron* tient constamment le lecteur en haleine grâce à un bon mélange de fantastique, d'humour et d'absurde. Un livre intelligent qui se dévore d'une traite. Comme si l'on croquait dans «un gâteau au citron, spongieux et brûlant, d'une belle couleur dorée»! I

> Aimee Bender, *La singulière tristesse du gâteau au citron*, Editions de l'Olivier, Paris, 348 pp.



Dans *J'aime ce qui vacille*, Rose-Marie Pagnard épouse les inflexions de ces âmes en peine. DR